



europa

revue littéraire mensuelle

ROLAND
DUBILLARD

ARTHUR
ADAMOV

janvier-février 2018

Écrivain, dramaturge et comédien, **Roland Dubillard** (1923-2011) a tout fait pour refuser les étiquettes, déjouer les attentes, en créant un ensemble d'œuvres qui se ressemblent le moins possible, en expérimentant une multiplicité de genres : théâtre, poésie, nouvelle, fable, récit, méditation, pièce en vers, pièce pour enfants, chanson, cinéma... Comme sur l'île de Robinson, il n'existe pas de colline d'où l'on pourrait embrasser du regard tout Dubillard. On l'a classé d'office parmi les inclassables, les dingues du nonsense, mais si la créativité verbale et l'humour semblent jaillir spontanément de sa plume, cet écrivain n'en fut pas moins un travailleur opiniâtre, chacun de ses livres exigeant un processus de maturation prolongé. La poésie fut la matrice de son œuvre protéiforme et lorsqu'il récitait l'un de ses poèmes, il suffisait d'écouter le phrasé si particulier et les intonations subtiles de sa voix pour s'en rendre compte : chez lui, le comique le plus irrésistible et l'émotion la plus profonde sont intimement liés. De même, sa façon de jouer était en adéquation parfaite avec sa façon d'écrire — rêveuse, imprévisible, mais d'une précision toute musicale. Au-delà de ses illustres Diablogues et de ses quatre pièces majeures — Naïves hirondelles, Le Jardin aux betteraves, La Maison d'os et « ...Où boivent les vaches » —, ce cahier d'Europe nous invite à explorer l'archipel Dubillard et son univers si riche et singulier.

Robin Wilkinson, Michel Corvin, François Regnault, Philippe Ivernel, Charlotte Escamez, Jean-Pierre Siméon, Stéphanie Jasmin, Jean-Pierre Thibaudat, Yannick Bellon, Maria Machado, Ariane Dubillard, Simon Chemama, Roland Dubillard.

ARTHUR ADAMOV

De novembre 1950, où furent créés à quelques jours d'intervalle La Grande et la Petite Manœuvre et L'Invasion, à sa mort en 1970, puis de sa disparition jusqu'à aujourd'hui, Arthur Adamov n'a toujours pas pris au théâtre la place qui lui revient ni vaincu cette « sottise petite conspiration du silence » qu'Artaud dénonçait en 1946, à la sortie de L'Aveu, premier texte de son ami Adamov. De quel vice secret faut-il que cette œuvre soit frappée ? Quel malentendu a pu se développer au fil des années entre Adamov et l'époque ? Avec Beckett, et dans le sillage de Strindberg et d'Artaud, il est pourtant l'un des principaux inventeurs d'une dramaturgie éminemment moderne, une dramaturgie de la littéralité dont l'énigme s'inscrit dans le corps même des personnages, dans la matière même du théâtre. Il est grand temps de repenser aujourd'hui l'œuvre d'Adamov et de la réévaluer. Le réexamen de sa dramaturgie puissamment subjective, mais qui sait prendre en charge — et objectiver — les destinées collectives, pourrait inciter à proclamer l'actualité de cet auteur et l'impérieuse nécessité de sa présence « ici et maintenant ».

Jean-Pierre Han, Jean-Pierre Sarrazac, Gabriel Garran, Max Chaleil, Arthur Adamov, Jacques Lassalle, René Gaudy, Lucien Attoun, Marie-Claude Hubert, Nathalie Lempereur, Marco Consolini, Laura Tirandaz, Éric Da Silva.

CAHIER DE CRÉATION

Ashokamitran ● Anne Cauquelin ● Torild Wardenær ● Gérard Bayo ● Jacques Estager ● Laurent Grison.

CHRONIQUES

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN 978-2-351-50091-0



Le numéro 20 €

XI-2017 𠄎

SOMMAIRE

ROLAND DUBILLARD

Robin WILKINSON	3	Le signe du poète.
Michel CORVIN	11	Le dedans et le dehors.
François REGNAULT	29	Dubillard le présocratique.
Robin WILKINSON	35	Création et dubitation.
Philippe IVERNEL	46	Exister, écrire.
Charlotte ESCAMEZ	56	Écrire et dés-écrire.
Jean-Pierre SIMÉON	70	Dubillard poète.
Camille CAZEGUEULE <i>et alii</i>	76	Effets et avatars.
Stéphanie JASMIN	89	Une exploration des engrenages poétiques.
Jean-Pierre THIBAUDAT	95	Roland Dubillard, acteur, rêveur.
Yannick BELLON	97	L'insaisissable.
Maria MACHADO	98	L'acteur prodigieux.



Charlotte ESCAMEZ	102	Un florilège d'inédits.
Roland DUBILLARD	107	Petits dialogues.
Roland DUBILLARD	110	Stanislas.
Roland DUBILLARD	112	« Le langage des oiseaux... »
Roland DUBILLARD	115	Poèmes inédits.
Roland DUBILLARD	125	Chansons.
Roland DUBILLARD	129	Lettre à Maria.
Roland DUBILLARD	133	Lettres à Ariane.
Roland DUBILLARD	137	Entretiens avec Pierre Dumayet.
Roland DUBILLARD	140	Projet pour un théâtre d'auteurs contemporains.
Roland DUBILLARD	143	<i>Alla Turca.</i>
Roland DUBILLARD	150	Fragments d' <i>Astoire.</i>
Simon CHEMAMA	157	Visite guidée des archives de Roland Dubillard.

ARTHUR ADAMOV

Jean-Pierre HAN	177	Repenser Adamov.
Jean-Pierre SARRAZAC	179	La leçon d'Arthur Adamov.
Gabriel GARRAN	184	Avec Em.
Max CHALEIL	195	L'ombre opaque du monde.
Arthur ADAMOV	201	Hier déjà.
Jacques LASSALLE	207	Retour avec détours.
René GAUDY	225	Adamov dernières traces.
Lucien ATTOUN	241	Un théâtre du rêve ou le rêve d'un autre théâtre.
Marie-Claude HUBERT	245	L'évolution du théâtre d'Adamov.
Nathalie LEMPEREUR	253	Adamov et la guerre d'Algérie.
Marco CONSOLINI	265	L'avenir d'un pestiféré.
Laura TIRANDAZ	274	Il faut croire qu'elles souffrent.
Éric DA SILVA	283	« Croc en corps encor' ».

CAHIER DE CRÉATION

ASHOKAMITRAN	287	Juste pour ce dimanche.
Anne CAUQUELIN	290	Ovide dans le jardin.
Torild WARDENÆR	296	Au temps des pionniers.
Gérard BAYO	301	Mur de briques.
Jacques ESTAGER	305	Déjà.
Jean-Marc GHITTI	309	La poétique de Jacques Estager.
Laurent GRISON	312	Exil.

DIRES & DÉBATS

Bernard PLOSSU	317	Il n'y a pas de bon photographe qui ne soit un danseur.
----------------	-----	---

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	322	Vies tangibles.
---------------	-----	-----------------

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	327	Noirs miroirs.
-------------------	-----	----------------

Le théâtre

Karim HAOUADEC	333	L'amour est politique.
----------------	-----	------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	336	Classes laborieuses.
----------------	-----	----------------------

La musique

Béatrice DIDIER	340	L'année Monteverdi.
-----------------	-----	---------------------

Les arts

Madeleine RENOUARD	343	Recomposer contre l'oubli.
--------------------	-----	----------------------------

NOTES DE LECTURE

346

POÉSIE

Jacques DUPIN : *Discorde*, par Alain Freixe.

Comme la pluie qui tombe sur la terre rouge. Poèmes tamouls de l'époque Sangam, par Cécile Oumhani.

Gérard BAYO : *Jours d'Excideuil*, par Horia Badescu.

Bernadette ENGEL-ROUX : *Ce vase plein de lait*, par José-Flore Tappy.

François LESCUN : *Léopard étoilé*, par Vincent Metzger.

Dominique DOU : *Bagdad sous l'ordure*, par Joël-Claude Meffre.

Gérard PFISTER : *Ce que dit le Centaure. Favola in musica*, par Michèle Finck.

Yves JOUAN et Jean MINIAC : *La phrase de notre vie*, par Dominique Dou.

Paul de BRANCION : *Ma Mor est morte & L'Ogre du Vaterland*, par Michel Ménaché.

Cécile GUIVARCH : *Sans Abuelo Petite*, par Hervé Martin.

Gérard ARSEGUEL : *Autobiographie du bras gauche*, par François Zénone.

Éric BROGNIET : *Radical Machines*, par Philippe Lekeuche.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Alexis GLOAGUEN : *Écrits de nature*, par Alain Roussel.

Patrick DEVILLE : *Taba-Tabà*, par Bertrand Tassou.

Lutz BASSMANN : *Black Village*, par Pierre Drogi.

François MIGEOT : *Ambrosio*, par Claude Louis-Combet.

Christophe HONORÉ : *Ton père*, par Blanche Cerquiglini.

Gérard ARSEGUEL : *Le petit bois qu'aimait Gérard*, par Catherine Soulier.

Moa MARTINSON : *Femmes et pommiers*, par Lucien Wasselin.

Mario VARGAS LLOSA : *Aux cinq rues, Lima*, par Alain Roussel.

Lionel BOURG : *Demain sera toujours trop tard* et *Watching the river flow, sur les pas de Dylan*, par Alain Roussel.

Angèle PAOLI : *Italiae Fabulae*, par Marie-Hélène Prouteau.

ESSAIS, CORRESPONDANCES, DIVERS

Pierre-Simon BALLANCHE : *Première Sécession de la plèbe*, par Florent Perrier.

Michèle RIOT-SARCEY : *Le Procès de la liberté. Une histoire souterraine du XIX^e siècle en France*, par Florent Perrier.

Albert MEMMI : *Penser à vif : de la colonisation à la laïcité*, par Nicole Blondeau.

Catherine BRUN & Todd SHEPARD (dir.) : *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, par Hervé Sanson.

Susan HOWE : *Mon Emily Dickinson*, par Patrick Mouze.

Marie ÉTIENNE : *En compagnie d'Antoine Vitez, 1977-1984*, par Karim Haouadeg.

ÉCHOS D'ALLEMAGNE, par Véronique Donnat.

Notre couverture : Piero Dorazio, *Rubra V*, 1977,
huile sur toile, 35,4 x 50,3 cm (détail). D.R.

© Europe, 2018

ROLAND DUBILLARD

LE SIGNE DU POÈTE

En mai 1978, j'ai rencontré Roland Dubillard pour la première fois. J'étais venu chez lui pour parler du *Jardin aux betteraves*, pièce à laquelle je venais de consacrer une étude, et je me rappelle la franchise complète avec laquelle il se livrait en me décrivant la genèse de cette œuvre magnifique. Et puis de but en blanc, inversant les rôles, l'auteur m'a demandé s'il semblait possible, avec une analyse comme celle-là, de décider ce qu'il en était de Shakespeare, « s'il n'y en a qu'un, ou s'il n'y en a pas, ou s'il y en a deux ». Certes, les pièces de l'auteur élisabéthain sont très différentes les unes des autres et « on a du mal à imaginer que le même homme puisse écrire *La Tempête* et *Hamlet* », m'expliquait-il, mais avec le recul, il me semble que l'interrogation est plus intéressante encore lorsqu'on la retourne à l'envoyeur, à Dubillard lui-même. Si la propriété intellectuelle était aujourd'hui moins réglementée, qui accepterait de croire qu'un seul Dubillard ait pu écrire *Naïves hirondelles* et *La Maison d'os*, *Les Diablogues* et les *Carnets en marge*, *Olga ma vache* et *La Boîte à outils* ? « Du même auteur », vraiment ? À d'autres ! L'auteur-acteur-poète-scénariste a tout fait pour refuser les étiquettes, déjouer les attentes, en créant un ensemble d'œuvres qui se ressemblent le moins possible, en expérimentant une multiplicité de genres (théâtre, poésie, nouvelle, fable, récit, méditation, pièce en vers, pièce pour enfants, chanson, cinéma), en paraissant là où on ne l'attendait pas, en collection blanche ou au café-théâtre, chez Gallimard ou chez Barbezat¹, à la Comédie-Française ou dans un film de Jean-Pierre Mocky, en étant Grégoire ou Astoire. Dubillard ne disait-il pas lui-même : « Je fais collection de moi, pour les amateurs » ?

1. Marc Barbezat, éditeur à Décines, dans le Rhône. C'est aux éditions l'Arbalète qu'ont paru les premiers textes de Jean Genet, ainsi que *Les Diablogues*, *Les Nouveaux Diablogues* et *La Boîte à outils* de Dubillard. Les deux collections de poèmes sont désormais réunies en un seul volume aux éditions Gallimard.



Dubillard jouant Guillaume dans Le Jardin aux betteraves.

Nous le savons depuis le 14 décembre 2011 : l'œuvre protéiforme de Roland Dubillard est accomplie. Dans les 59 boîtes conservées à l'IMEC il y a des textes encore inédits qui viendront, espérons-le, prolonger l'œuvre existante, mais il est grand temps de se replonger dans cet univers riche et singulier. Le colloque international d'avril 2015² a permis de réunir des spécialistes de plusieurs pays, et d'entendre des contributions souvent remarquables dont une brochette figure au menu de ce numéro d'*Europe*. Depuis ces deux journées bien remplies, d'autres amateurs nous ont rejoints pour interroger, supputer, saluer, chacun(e) à sa guise, les multiples facettes du génie de Roland Dubillard. Face à l'immensité de cette œuvre, la modestie des petits pas s'impose. Comme sur l'île de Robinson, il n'existe pas de colline d'où l'on pourrait embrasser du regard tout Dubillard, mais à force de multiplier les itinéraires d'approche, nous espérons bien, sciemment ou « à l'insu de notre plein gré », déterrer quelques vérités dubillardiennes.

Cet ensemble de textes consacrés à Roland Dubillard sera aussi l'occasion, peut-être, de rectifier certains tirs : on lui prête parfois les habits d'un touche-à-tout velléitaire qui se serait trop dispersé, on le classe d'office parmi les inclassables, chez les dingues du *nonsense*, on l'accuse de tourner le dos à son époque. Or, le fonds Roland Dubillard de l'IMEC, que Simon Chemama a longuement exploré, révèle au contraire un travailleur opiniâtre dont les œuvres ne sortent qu'au terme d'un processus de maturation et de remaniement prolongé. La créativité verbale et l'humour semblent jaillir spontanément de sa plume, mais les croquis, plans et partitions qui accompagnent les manuscrits du *Jardin aux betteraves* et de *Naïves hirondelles*, par exemple, démontrent que l'auteur ne se contente pas de l'inspiration du moment, construisant plutôt « des systèmes de combinaisons aléatoires » selon une technique qu'il emprunte à la musique. Quant au troisième chef d'inculpation, le procès en légèreté ou crime de désengagement, Roland Dubillard était convaincu « qu'il fallait être absolument soi-même pour aller vers les autres, et non pas se désinfecter de soi-même³ ». Île d'archipel, île-continent, aux antipodes d'une terre insulaire.

Lorsque Michel Corvin convoque Heidegger, Foucault et Deleuze pour étudier ce solipsisme presque unique dans la littérature théâtrale, c'est pour souligner l'immensité de la gageure que réussit Dubillard dans ses quatre pièces majeures (*Naïves hirondelles*, *Le Jardin aux betteraves*, *La Maison d'os*, « ... Où boivent les vaches »). En marge de son théâtre, il arrive à l'auteur

2. Du 16 au 17 avril 2015, à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, au Théâtre du Rond-Point et à la Maison de la Poésie.

3. Entretien avec R. Wilkinson, le 9 mai 1979. Une partie de cet entretien est publiée dans le numéro spécial de la *Revue d'Esthétique* consacré à Roland Dubillard.

des *Carnets* de réfléchir à voix haute sur la pensée conceptuelle de son temps (la philosophie, la psychanalyse). Dans ses pièces, cependant, tout cela passe par une expression proprement dramatique : l'espace et son contenu d'objets, la mobilité foncière du personnage, la surdétermination systématique des dialogues. François Regnault examine les paradoxes et autres impasses logiques de Dubillard pour montrer que l'humour dubillardien tire et sa profondeur (*La Maison d'os*, « ... Où boivent les vaches ») et son comique (*Les Diablogues*) d'un dialogisme aporistique qui se joue des oppositions dedans / dehors, même / autre, nombre / infini, entorses à la raison qui nous intriguent depuis la Grèce antique. Vertige et comique d'un monde foncièrement *dubitable*, soluble et insoluble comme l'eau en poudre inventée par Grégoire & Amédée⁴ et commentée par Astoire, autre alter ego de l'auteur : « Le rire nous dissout dans le nombre, les larmes dans la solitude. »

Grand spécialiste de Brecht et de Walter Benjamin, Philippe Ivernel s'est joint il y a peu aux amateurs de Roland Dubillard, initiative d'autant plus heureuse que les défenseurs d'un théâtre d'engagement ne se bousculent pas tous à la porte de *La Maison d'os* ! En fouillant cette « souffrance fouaillée » qui ressort du journal de Dubillard, Philippe Ivernel n'hésite pas à comparer celle-ci à la mélancolie sartrienne, ce qui l'amène à poser cette double question : « Exister pour écrire ? Écrire pour exister ? » Suite à l'accident vasculaire de mai 1987, cette problématique se retrouve au cœur d'une écriture dépouillée d'où naîtra *Madame fait ce qu'elle dit*, dernier passage à l'acte théâtral, auquel Philippe Ivernel rend hommage dans un texte lumineux. En revenant elle aussi sur cette deuxième période des écrits (*Astoire, Carnets en marge, Madame*), Charlotte Escamez voit dans cette « trajectoire finale » une écriture prémonitrice, l'accomplissement d'un destin humain et créatif qui illustre une phrase du journal que Michel Corvin place au début de son texte : « Il semble que le théâtre ne puisse progresser que vers son anéantissement. » Au lieu d'en retracer les étapes de façon linéaire, Charlotte Escamez emprunte à Mallarmé son dé, qu'elle lance une dizaine de fois pour montrer en quoi Roland Dubillard, en s'approchant de la fin, « dés-écrit ». *Madame fait ce qu'elle dit* sonne, à n'en pas douter, comme un testament, une pièce qui s'adresse consciemment à la postérité (« À d'autres d'avoir un nom ») et qui se distingue de toutes les autres pièces de l'auteur Dubillard dans la mesure où elle prévoit, dès sa conception, l'absence de l'acteur Dubillard⁵.

4. Roland Dubillard et son compère des *Diablogues*, Philippe de Chérisey.

5. On peut penser qu'il s'agit là d'une des intentions derrière la composition de ce grand rôle féminin que l'écrivain laisse à d'autres, et plus précisément à celle qui avait interprété Germaine, Angélique, Rose, Zerbine, et Myriam, en face de Femand, Guillaume, Félix, et Elie, rôles créés par l'auteur lui-même. C'est à Maria Machado, son épouse, que Roland dédie ce dernier texte.

Les aléas de l'existence avaient interrompu la carrière de l'auteur-acteur. Il en résulte deux Dubillard, celui d'avant l'accident vasculaire cérébral de 1987 et celui d'après : deux maisons, deux vies, deux écritures. Il fallait donc s'attendre à deux testaments. Les contributions traitant de « ... *Où boivent les vaches* »⁶ soulignent l'importance de cette œuvre grandiose, aboutissement et sommet des premières décennies de cette carrière théâtrale. On y retrouve les thèmes et les symboles majeurs de l'univers dubillardien : l'eau et la pierre, l'arbre et la fontaine, la musique, la maison, le vrai-faux, l'académisme, la création. Son titre, qui cite « La comédie de la soif » d'Arthur Rimbaud, marque d'une croix l'endroit d'un sens secret : la pièce est truffée de noms propres, d'images scéniques, de sonorités, qui remontent à l'œuvre poétique de Rimbaud, comme bon nombre de scènes renvoient à sa biographie. La mise en pièce(s) et la recomposition de la poésie de Rimbaud éclairent cette commande officielle que refuse Félix, le poète inventé par Dubillard — « créer » une Fontaine Médicis qui existe déjà, dans les Jardins du Luxembourg — avant qu'il s'y plie en devenant lui-même l'élément central de la fontaine. On le sait depuis Lacan et Kristeva, mais Dubillard le susurrerait dans ses *Naïves hirondelles* : tout texte, c'est de la porcelaine raccommodée, et les deux œuvres-sommes de l'auteur (celle de Félix, celle de Madame) refont l'unité du sujet dans l'actualisation simultanée des voix qui l'habitent. Dubillard agrège ses pères (Beethoven, Shakespeare, Hugo, Milton, Camoens, Proust, Rimbaud) en faisant de chacune de ses œuvres comme un déversoir de culture secrète.

Face à ceux, majoritaires, qui considèrent la poésie de Dubillard comme le violon d'Ingres de l'homme de théâtre, Jean-Pierre Siméon, poète et dramaturge lui-même, clame haut et fort que Dubillard est avant tout et en tout poète, que le travail de ce poète scandaleusement méconnu est « l'évidente matrice de tout ce qu'il écrira au-delà du poème ». Si l'on voulait coûte que coûte démontrer que son art poétique relève de l'écriture automatique ou de l'absurde, on trouverait ici ou là de quoi alimenter ce moulin-là⁷, mais Jean-Pierre Siméon adopte la position inverse : le poème de Dubillard serait « moins un non-sens que, par la multiplication de charges sémantiques incompatibles, un sur-sens inadmissible », richesse qui gagne à être creusée. Pour participer modestement à ce rééquilibrage poésie / théâtre, je vais donc rajouter dans le plateau de gauche de la balance quelques grains de sel à propos d'un poème intitulé « La robe de la Sagesse »⁸. Dans ce poème hybride il y a bien plusieurs fils mais au

6. Voir les textes de Michel Corvin, Robin Wilkinson, François Regnault.

7. « Éclaboussures 1 » et « Éclaboussures 2 », par exemple (*Je dirai que je suis tombé*, suivi de *La Boîte à outils*, Gallimard, 2003, p. 34 et 35).

8. *Je dirai que je suis tombé*, op. cit., p. 49-59.

fur et à mesure des strophes, c'est la fable de la tortue et de l'oiseau qui passe au premier plan, racontée d'abord en loucedé puis à ciel ouvert lors de son dénouement surprenant. Sur la plage d'une île des Galapagos imaginaire, la tortue se met en mouvement, « va à droite et à gauche », traversant « le sable qui se trouble » pour atteindre la mer ; au-dessus, « les oiseaux s'écaillent dans la lumière, à cause de sa transparence » jusqu'à ce que l'oiseau et la tortue subissent une double transformation — du lourd au léger, de haut en bas, et inversement — et se croisent, suspendus aux lèvres du poète :

*Mais si, las de voler, pour doucement tomber,
l'oiseau se fait un dôme de ses plumes,
le sol avant lui descendra,
par crainte d'éprouver la lourdeur inconnue.*

[...]

*Regarde : la tortue, les écailles moins sourdes
d'avoir senti le sol faillir,
se soulève, sa voûte
parallèle à celle du ciel.*

Double transformation saisie en deux strophes par une métamorphose digne de M. C. Escher. C'est la matrice, en effet, des métamorphoses finales de *Si Camille me voyait...*, du *Jardin aux betteraves*, de *Madame fait ce qu'elle dit* : la fin comme ascension et chute, ambivalence que l'on peut déceler déjà dans le titre de ce recueil : la promesse de « Je dirai... », l'abattement de « je suis tombé », les deux versants de la dubitation⁹. Mais le dernier mot de ce poème-fable appartient à l'Autre car on assiste à l'entrée en scène fatidique d'un *deus ex machina* éolien :

*Que dit le vent ? Il dit : « J'avale,
quand je rêvais d'être avalé.
Moi qui voulais dormir en elle,
me voici le vent de ses ailes. »*

Le dedans et le dehors ne font plus qu'un, espace d'inclusions réciproques qui s'intègre dans le dispositif de lecture proposé par Michel Corvin. Dans ce poème et ailleurs, Dubillard renouvelle de fond en comble le genre de la fable, grâce à son bestiaire à lui (crabe et tortue, cheval et chien, hirondelle et mouette) mais surtout, dans *La Boîte à outils*, en faisant rentrer le dehors des matières et des objets dans le dedans de son imaginaire. Selon Jean-Pierre Siméon, c'est même le trait marquant de sa poésie, ce parti pris systématique d'inclure

9. Voir dans ce cahier d'*Europe* notre article « Création et dubitation chez Roland Dubillard ».

l'homme dans le « conglomérat » des choses. Si l'œuvre de Dubillard se tient en marge de la société, sa poésie démontre que l'écrivain *habite* le monde, que le moindre « machin » prolonge l'humain. La mainmise du produit marchand devient l'animisme aimable de la chose. Qui d'autre que Dubillard ferait d'un robinet le support d'une nostalgie des origines ? — « Je rêve d'un robinet inverse d'où je remonterai à ma source.¹⁰ » Qui d'autre que lui ferait d'une punaise retournée le support d'une vision sublime ? — « ... Toupie sans poids sur le bout de l'ongle d'un doigt.¹¹ » Et qui d'autre se permettrait de tutoyer en vers un modeste tuyau ? — « Toi l'aqueducateur, toi qui de haute lutte / Dressas l'eau brute [...] »¹².

Élément mobile, matière sans forme, l'Eau circule partout dans l'œuvre poétique et théâtrale de Dubillard, mais pour en saisir toute la portée, il faut la mettre en face de son contraire, la Pierre. Entre la tendance fatalement horizontale de l'Eau et la fixité écrasante de la Pierre, Dubillard cherche la médiation, tantôt celle de « lalangue » (Lacan) en jouissant de la malléabilité « comme d'argile » des mots, tantôt celle de l'Arbre, archi-symbole de la création dubillardienne qui domine de l'intérieur les sommets de son œuvre. C'est, me semble-t-il, le miroir interne de son besoin de (se) créer. À l'échelle des saisons et des siècles, l'Arbre jaillit comme la Fontaine : « les feuilles sortent des arbres, comme giclant sous une pression¹³ », avant de « retomber comme la gerbe d'un jet d'eau¹⁴ » dans le bassin où boivent les poètes de l'avenir.

Lorsque Roland Dubillard récitait l'un de ses poèmes, il suffisait d'écouter le phrasé si particulier et les intonations subtiles de sa voix pour s'en rendre compte : chez lui, le comique le plus irrésistible et l'émotion la plus profonde sont intimement liés, comme s'il cherchait l'aloï d'un « souffrir ». Cela donne un relief nouveau à la phrase de Pascal : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. » Ainsi Jean-Pierre Thibaudat se souvient d'une présence qui semblait « flotter entre deux époques, entre deux eaux troubles ». Que ce soit sur scène, à la radio ou à l'écran, l'acteur Dubillard se tenait à une certaine distance de son personnage, dans *l'entre-deux*. Maria Machado le confirme en posant « une distanciation non brechtienne mais dubillardienne » et lorsqu'elle explique que l'acteur Dubillard jouait « à la fois vers l'extérieur et l'intérieur », on se dit que sa façon de jouer était

10. « L'eau et le cheval », *La Boîte à outils*, op. cit., p. 148.

11. « Punaise », *La Boîte à outils*, op. cit., p. 162.

12. « Tuyau », *La Boîte à outils*, op. cit., p. 152.

13. *Carnets en marge*, Gallimard, 1998, mars 1954, p. 350.

14. *Ibid.*, septembre 1949, p. 131.

en adéquation parfaite avec sa façon d'écrire — rêveuse, imprévisible, mais d'une précision toute musicale, comme l'atteste cette énumération de toutes les nuances d'expression qu'on pouvait lire sur le visage de Roland Dubillard / Félix Enne. Écoutons la cinéaste Yannick Bellon qui raconte son choix de confier à Dubillard le rôle principal de *Quelque part quelqu'un* : « Parce que Roland porte en lui une blessure, parce que Roland est un très beau personnage, parce qu'il porte en lui cette chose indéfinissable qui est le signe du poète. ¹⁵ » À la fin du texte qu'elle nous a confié, Maria Machado se remémore les dernières heures de la vie de « l'acteur Dubillard » : celui-ci avait demandé à réentendre les derniers quatuors de Beethoven, ceux même qu'interprète le quatuor Schécézig du *Jardin aux betteraves* dans sa quête d'identification au grand musicien. Témoignages éloquents, émouvants, qui en disent long sur Roland Dubillard, acteur de son propre rôle, personnage vrai, poète créateur de mythe.

Robin WILKINSON

15. Témoignage publié dans le numéro spécial de la *Revue d'Esthétique*, 1998.